

ARCEAU

Eglise saint Pierre

Avant de présenter l'église, je voudrais dire un mot sur le village, qui est mentionné en 723 dans le cartulaire de l'abbaye de Flavigny, puis en 995 lorsque celle-ci le donne à l'abbaye saint Etienne de Dijon. On sait également que la famille de Mailly détenait la seigneurie laïque d'Arceau et celle d'Arcelot, en la personne de Humbert de Mailly, gouverneur de Dijon, dont le fils, Garnier, sera abbé de saint Etienne en 1015. Elle était propriétaire d'un château bâti à Arcelot.

Puis, quelques rares dates jalonnent l'histoire du village, connue principalement grâce à l'article que l'abbé Courtépée, historiographe de la Bourgogne, lui consacre dans son célèbre ouvrage « description générale et particulière du duché de Bourgogne », publié et dédié au prince de Condé en 1774.

Ainsi, en 1215, on apprend que Guillaume de Joinville, évêque de Langres, accorde à Hugues de Mailly, le patronage de l'église, en échange de l'hôpital qu'il avait cédé à son frère, Claude de Mailly, curé d'Arceau.

Ensuite, nous effectuons un grand bond dans le temps, jusqu'au début du 17^{ème} siècle, lorsque le domaine passe aux La Couste en 1618, puis par mariage à la famille Guéribout de Favery. La seigneurie est érigée en marquisat pour Alphonse de Guéribout en 1674. En 1711, elle est vendue à Philippe Verchère, dont le fils, Philippe II, conseiller au Parlement de Bourgogne, fera reconstruire le château d'Arcelot, entre 1761 et 1765, par l'architecte Thomas Dumorey, architecte en chef de la province. Ce dernier utilisera le style néo-classique, qui venait d'être lancé à Paris, style connu abusivement sous le nom de style Louis XVI, alors que nous étions encore sous le règne de Louis XV. Le château est toujours propriété des descendants des Verchère, la famille Carrelet de Loisy, depuis 1870.

En 1789, le village dépendait de la Généralité de Bourgogne, nom donné à la circonscription financière de la province. En 1790, il fait partie du canton d'Arc-sur-Tille.

Toujours d'après Courtépée, le village d'Arceau, les hameaux de Fouchanges et Arcelot, comptaient 40 feux, soit environ 200 habitants. La paroisse ressortissait sous l'Ancien Régime du diocèse de Langres jusqu'en 1731, date à laquelle elle est unie au diocèse de Dijon qui venait d'être enfin créé.

L'histoire des édifices n'étant jamais linéaire, celle de l'église d'Arceau, n'échappe pas à ce principe. Elle est citée en 860, date à laquelle elle est déjà dédiée à saint Pierre. Courtépée écrit sans trop s'avancer, qu'elle « est fort ancienne ». Quatre périodes principales ont marqué son architecture et contribué à lui donner le plan allongé actuel, avec un chœur plus étroit que la nef, deux chapelles latérales et une sacristie.

L'ensemble est approximativement orienté comme cela fut la règle depuis la période médiévale, avec quelques exceptions, à savoir, que le chœur est orienté à l'est, c'est-à-dire vers Jérusalem.

Elle fait partie de cette ceinture d'églises qui remontent au haut Moyen-âge, comme les églises d'Hauteville, de Norges, Asnières, Saint-Apollinaire...lors de la constitution des paroisses implantées dans les villages créés à l'époque Gallo-Romaine (1^{ère} période, que l'on pourrait appeler pour simplifier romane).

Si la date de construction est inconnue, on peut conjecturer, grâce aux études archéologiques et aux comparaisons effectuées avec d'autres édifices du même type, qu'elle a probablement été construite à la fin du 12^{ème} siècle en style roman, style encore en usage dans les campagnes. Il ne faut pas oublier en effet qu'il y a toujours eu un décalage important dans la propagation des styles, si l'on pense par exemple que les débuts de l'art gothique en France avec les cathédrales de Sens et de saint Denis datent respectivement de 1135 et 1144, et que cette église modeste était située dans un milieu où le poids de la tradition n'était pas un vain mot. De cette époque du roman tardif datent la travée située entre le chœur et la nef, couverte par une voûte en berceau plein cintre et la tour de clocher qui la surmonte, bien que certains auteurs estiment cette tour plus tardive, mais là aussi, il faut toujours se méfier des césures chronologiques abusives. Les deux chapelles latérales qui contrebute la travée d'avant-chœur datent aussi du 12^{ème} siècle, avec leurs voûtes en berceau plein cintre. Le reste de l'édifice nous est inconnu, sauf à effectuer des fouilles archéologiques qui indiqueraient l'existence, comme il est probable, d'un chœur formé d'une ou deux travées et d'une abside semi-circulaire comme en témoignent encore nombre d'églises romanes, en particulier en Saône et Loire et d'une nef, couverte d'une charpente pour des raisons pratiques et économiques, les murs intérieurs ne portant pas de traces d'un voûtement quelconque, si l'on excepte ces pilastres dont la présence reste inexplicée.

Enfin, morceau de choix, le portail, par lequel vous êtes passés. Ce portail en plein cintre est formé d'une voussure à deux rouleaux, le premier est orné d'un tore orné d'un entrelac, le second d'un boudin et d'un galon perlé. Les coussinets, pierres qui supportaient le linteau sont malheureusement très dégradés, comme les chapiteaux décorés de feuillage, rappel très lointain des feuilles d'acanthé des chapiteaux corinthiens de l'époque gréco-romaine.

2^{ème} période, toujours pour simplifier, que l'on pourrait appeler gothique Sans doute pour des besoins liturgiques, le chœur est reconstruit en style gothique. Il comprend deux travées, couvertes de voûtes sur croisée d'ogives, dont les moulures retombent sur des culots moulurés. L'archéologue Pierre de Truchis, dont recherches sur l'architecture romane en Bourgogne se sont étalés de la fin du 19^{ème} au début du 20^{ème} s., date cette partie du 13^{ème} s. Mais certains auteurs estiment qu'il s'agit plutôt du 14^{ème} s. d'après les moulurations des nervures des voûtes, le couvrement à redents de la niche du lavabo, les remplages de la grande baie axiale, d'autres estiment qu'il s'agit du 15^{ème} s. Vous voyez là que des études

approfondies restent à encore à faire pour mettre tout le monde d'accord !

3^{ème} période, avec le 18^{ème} s.

En 1758, des travaux sont effectués par l'entrepreneur F Bousard, de Dijon, d'après le devis de Joseph Taisand, architecte et entrepreneur-expert, dijonnais également. Le premier est signalé lors de nombreux chantiers à Dijon, notamment à l'église saint Bénigne en 1757 ; le second est connu comme maître maçon de 1739 à 1777. II est l'auteur d'un mémoire concernant les carrières de Dijon. Ces travaux ont donc consisté à refaire la charpente et la couverture de la nef.

Toujours au 18^{ème} s., grâce à son témoignage, l'incontournable abbé Courtépée, affirme que l'église « doit son embellissement en 1770, au zèle du curé actuel, M Arnault, dijonnais ». C'est malheureusement un peu court.

4^{ème} période

En 1840, on note des travaux effectués sous la conduite de l'architecte Louis Belin, dont la carrière dijonnaise couvre une bonne partie du 19^{ème} s. Elève des écoles des Beaux Arts de Dijon et Paris, il remplace l'architecte Claude Saint-Père comme professeur d'architecture. On œuvre principale est l'édification de l'aile du musée du palais des Etats de 1852 à 1856. II est membre du jury du concours de 1865 pour le débastonnement de Dijon. II est connu également pour des constructions religieuses.

Louis Belin, dans son rapport pour l'église d'Arceau, porte un jugement laconique (sévère). « il s'agit d'une construction ancienne, plusieurs fois remaniée. L'intérieur de la nef a l'aspect d'une grange, avec six petites croisées plein cintre et un plafond lambrissé. Les portes en plein cintre entre la nef et les chapelles latérales sont à maçonner ». Au cours de ces travaux, le plafond de la nef est remplacé par une fausse voûte en bois en lattes de sapin recouverte de plâtre et une charpente pour la supporter, dite à la Philibert Delorme, de l'invention du grand architecte du 16^{ème} s., auteur du Palais des Tuileries et du château d'Anet entre autres. Est-ce à la même époque que les pilastres de la nef, avec leurs chapiteaux à décor losangé ont été ajoutés ?

La sacristie a été construite après 1841, car elle ne figure pas sur les plans de Louis Belin. Elle fait penser aux sacristies construites par l'architecte diocésain Charles Suisse dans les années 1870-1900 : style néo-médiéval avec un pignon découvert, souche de cheminée cylindrique, pierres jointoyées à ruban, aménagement intérieur manifestant un certain confort : lavabo, pas du tout liturgique et même des toilettes. Il faut signaler un élément remarquable. Comme la sacristie a été adossée au chevet et que le toit cache la grande baie axiale, l'architecte a construit un lanterneau qui permet à la lumière naturelle de l'éclairer. Une datation pourrait cependant nous être donnée avec la date 1899, portée sur le vitrail, lequel est dû à Didron, célèbre maître-verrier parisien. Les autres vitraux sont de l'atelier Porcherot, un artiste qui a travaillé avec Charles Suisse.

Le portail a été inscrit monument historique le 7 décembre 1925.

Enfin, pour achever cette brève chronologie, l'église a été récemment restaurée, comme vous pouvez le voir, aussi bien l'intérieur que l'extérieur.

Cette description de l'église ne serait pas complète si je ne vous parlais pas des pierres tombales, qui en sont certainement un des plus beaux et vénérables ornements.

Si les romains éloignent les morts des vivants, c'est lors de la création des paroisses au début de l'époque médiévale, que les tombes sont regroupées autour des églises et que les grands personnages ont l'autorisation d'être inhumés à l'intérieur, usage qui a perduré jusqu'au 18^{ème} siècle. En effet, en 1776, Louis XVI tente de mettre fin à cette pratique, sous la pression de l'affaire du charnier du cimetière des saints innocents à Paris, pratique qui ne sera plus réservée qu'aux caveaux des évêques. Mais c'est au 19^{ème} s. qu'une législation sur les cimetières plus précise sera promulguée et verra l'apogée d'un art funéraire qui a tendance hélas, à disparaître de nos cimetières, malgré la grande qualité artistique de certains monuments ou la mémoire historique de la communauté qui s'y rattache.

A l'époque médiévale les tombes des grands personnages sont constituées de dalles, ou plates tombes, qui évolueront vers le gisant. C'est-à-dire que l'on passe de la représentation gravée en une représentation en trois dimensions, avec une sculpture du défunt en ronde-bosse ou en relief. Ici, dans cette église d'Arceau, nous avons ainsi la première génération, si j'ose dire, de cet art funéraire. Si certaines dalles ont servi à paver le sol, comme cela a été malheureusement pratiqué au 19^{ème} s., il n'est qu'à voir les dalles qui sont actuellement dans le chœur, d'autres ont été relevées contre les murs ce qui nous permet de mieux les admirer et leur a évité surtout l'usure due au piétinement.

Ainsi, côté sud de la nef, à votre gauche, voici la dalle funéraire d'Amyet d'Asceaux, 1297. Il est en cotte de mailles, porte l'écu et la lance, sous une arcade trilobée à rampants fleuronnés ; deux chiens à ses pieds ; des anges thuriféraires dans les écoinçons.

A votre droite, Simone d'Arceau, 1325, la défunte est représentée en pied, tenant un chapelet dans ses mains jointes, vêtue d'un manteau double de vair (fourrure de petit-gris, improprement écrit verre pour les pantoufles de Cendrillon dans le conte de Perrault, le petit-gris étant comme chacun le sait le nom de l'écureuil commun provenant de Russie. Le mot vair est une des figures du blason, sortes de petites cloches disposées tête-bêche), son effigie est placée sous une arcade trilobée ; deux chiens à ses pieds, deux oiseaux au niveau des épaules ; écus armoriés de part et d'autre de la tête ; à la partie supérieure, sous l'arc, deux anges emportent son âme sous la forme d'une petite figure nue ; anges thuriféraires dans les écoinçons.

En haut de la nef, trois dalles sont au sol, protégées par des plaques de verre : la plus proche de l'allée centrale est celle d'Agnès de Perrigny,

femme de Claude de Mailly en 1468, un chien à ses pieds, deux anges au niveau de la tête ; écus armoriés aux angles. Son visage et ses mains présentent la particularité d'être en marbre blanc incrusté dans le calcaire rose.

Du côté du mur, vers l'autel : Guiot de Perrigny, l'Effigie du défunt est placée sous un arc trilobé à gable fleuroné ; anges thuriféraires dans les écoinçons

En arrière, Huguenin d'Arceau, écrit « d'Aceaus », mort en 1296, représenté en cotte de mailles, portant l'écu et la lance, sous un arc trilobé à rampants fleuronés ; anges thuriféraires dans les écoinçons.

Dans la chapelle nord, exceptionnelle petite plate tombe d'enfant, celle de Jeanne de Crux, fille de Louis de Crux, seigneur de Trouhans en 1555, représentée emmaillotée, comme de coutume jusqu'au 18^{ème} siècle, que l'on se rappelle le tableau de Georges de la Tour. L'inscription dit ceci : CY. GIST. IEHANNE. DE. CRUX./FILLE. DE. LOUIS. DE. CRUX. CHER. SR. D (E TRO) UHANS/ET DAME CATHERINE. GROS. SA/FEMME. QUI. MOURUT, EN. LEAGE. DE. 4. MOYS. 1555

Il y avait dans le cimetière, une tombe, avec l'épithaphe : « cy gît Claude Bertaud, docteur en sainte théologie de la Faculté de Paris, curé de céans, lieu de sa nativité, lequel atteint à Dijon, fut prins et tué à cause de ses prédications le 1^{er} mai 1563 » (Comme on s'en aperçoit encore, les temps ont toujours été difficiles pour les causes religieuses). Cette tombe est rappelée par l'inscription placée dans la chapelle sud.

Parmi les nombreux objets mobiliers que contient l'église, restaurés par la commune, la statue de la Vierge à l'Enfant, dite Notre Dame de Bon Secours, mérite votre attention.

Elle date du 13^{ème} siècle, de 1227 très exactement, comme on peut le lire grâce cette inscription touchante sur le dos de la statue : CETTE SAINCTE YMAYJE A ETE FAICTE EN 1227/CETTE YMAYJE A ETE RACCOMMODÉE PAR LES URSULINES DE DIJON EN 1704

Cette statue dite de Notre Dame du Bon Secours provient de la chapelle éponyme, située au sud-ouest d'Arceau. Si elle fait partie des Vierges dites noires, nous nous trouvons pourtant dans une période stylistique tout à fait différente de celles qui sont issues du terroir Auvergnat ou de celles plus proche, de Notre-Dame de Bon Espoir à Dijon ou Notre Dame de Beaune. A leur hiératisme, succède, sous l'influence de la statuaire rémoise, une œuvre pleine de tendresse, due au ciseau d'un artiste local. L'expression des visages de la mère et de l'enfant est moins sévère, le mouvement des plis de la robe, le bras droit replié de la Vierge, indiquent une tentative de dégager le corps de la pièce de bois de chêne dans laquelle elle a été sculptée.

Cette statue a une légende. Au 14^{ème} s., un pâtre, en gardant son troupeau s'aperçut que l'un des bœufs allait paître toujours au même endroit, là où l'herbe était toujours abondante. Il y découvrit une statue de la Vierge qu'il s'empressa de rapporter au village. Mais toutes les nuits, la statue retournait sur les bords de la source qui avait jaillit au lieu de sa

découverte, laquelle passera ensuite pour guérir les aveugles. Finalement, les habitants élevèrent une chapelle et un hôpital, destiné à abriter les pèlerins et les malades. Les bâtiments en ruines à la fin du 18^{ème} s. sont démolis en 1792. La chapelle a été reconstruite en 1922 par la famille de Loisy.

Quant à la statue, elle a été classée le 5 novembre 1923 et déposée dans l'église d'Arceau pour des raisons de sécurité.

Bernard Sonnet
Le 26 août 2006